

## Brève présentation

L'introduction rappelle ce problème que l'on peut rencontrer à la lecture de textes faits de récits qui semblent disparates, tels les récits de Genèse, problème qui est celui de la « cohérence ». Quelle cohérence peut-on établir dans la lecture ? En particulier lorsqu'on est confronté aux récits dits de « création » et qui sont rassemblés dans les chapitres 1 à 11.

Le premier chapitre formule l'hypothèse de travail en prenant appui sur les données de la « sémiotique » et en se différenciant des propositions souvent faites et qui reposent sur des hypothèses d'ordre historique (priorité à la référence), narratologique (priorité à l'intrigue au service d'une argumentation qu'élaborerait un narrateur), anthropologique ou psychanalytique (priorité à des thématiques d'ordre anthropologique), ou encore théologique (priorité à des systèmes d'interprétation relevant du théologique : exemple « péché originel »). La sémiotique oblige à prendre en considération le texte tel qu'il est avec son organisation propre (la forme de son contenu) et ses constructions figuratives qui ne sont plus rapportées à leur référence et à la représentation. Il s'agit alors de chercher leur « valeur » propre, acquise par leur mise en discours dans ce texte même. Les figures ont donc deux faces, l'une tournée vers la représentation (face figurative), l'autre qui dépend du discours qui la tient (face « figurale »). La mise en discours (ou l'inscription des figures dans le texte) relève d'un acte, impossible à rejoindre (car définitivement hors d'atteinte), qui est l'acte d'énonciation (acte de langage et non acte d'un sujet « historique » ou « ontologique ») : mais par cette mise en discours, inscrivant de manière singulière les figures, le figural porte la trace, « l'empreinte », de cet acte d'énonciation.

L'hypothèse a d'abord porté sur les caractéristiques de la mise en discours des récits du cycle des origines (Gn 1 à 11) : le chapitre 1 se présente différemment de ceux qui suivent. En s'appuyant sur ces différences, on en vient à formuler l'hypothèse selon laquelle, Genèse 1 avec le « septénaire des jours » constitue un « paradigme » ou un modèle (ou encore une structure) qui va être mise en mouvement et développée dans les chapitres suivants (2 à 11). L'hypothèse est ensuite élargie vers l'autre extrémité de la Bible (chrétienne) : l'Apocalypse. Considérant en effet que le paradigme de Gn 1 se trouve réexplicité et pour ainsi dire « révélé » dans le septénaire des sceaux (Ap. 5 à 8,1).

Le second chapitre porte sur Gn 1 ou le septénaire des jours : l'analyse permet de construire le paradigme. Le texte de Gn 1 se présente comme la mise en discours d'un acte qui est d'abord un acte d'énonciation produit par un sujet parlant et dont se trouvent décrites les principales étapes. Le sujet apparaissant au terme comme un sujet dédoublé (selon deux pôles : celui qui parle et celui à qui on parle). Et ce dédoublement ou ce clivage est projeté sur l'ultime créé (l'homme) devenant à son tour sujet « divisé ». Trois repères ou indicateurs de cette opération sont posés : les « lieux » (espace) comme barre différenciatrice, le « septénaire » (temps), « l'image et la semblance » (acteurs) comme signifiant de la relation interne au sujet premier.

Le chapitre trois porte sur le déploiement générationnel (Gn 2, 3, 4, 5) dans lequel se trouve mis en œuvre les principes du paradigme. Qu'est-ce qu'une relation lorsqu'elle est établie selon les principes de la relation de parole (selon l'image) inscrite dans le paradigme de Gn 1 ? A quelles difficultés ou à quel détournement se trouve -t-elle

exposée ? (Genèse 2 et 3). Sur ces bases l'engendrement devient possible. Toutefois (Genèse 4), l'engendrement du fils fait apparaître la question du frère : bien plus le « frère » devient une marque (ou plutôt un marqueur) susceptible de porter l'empreinte de l'Autre et la trace du principe d'altérité déjà inscrit dans l'image. Enfin la « nomination » dans le fil des générations vient fonctionner comme un repère de l'ordre de la Parole et du principe d'altérité.

Le chapitre quatre porte sur le déploiement des générations dans l'espace posant alors la question du « rapport au monde ». Le récit du déluge met en place les conditions de ce déploiement avec une opération de « sauvetage » qui vient articuler le « un » dans son rapport au « multiple ». Dans ce rapport sont redéfinis les principes de la différenciation et de la non confusion. Après l'arbre de Genèse 2, la figure de l'arc intervient comme le signifiant de « l'alliance », c'est à dire de la relation équilibrée et dynamique entre les différents. La question du frère réapparaît comme une question maintenant inscrite dans la dimension générationnelle et relevant clairement de « l'image » : et ce n'est pas une loi qui la pose, mais bien le désir de cet Autre qu'est Dieu. Le détournement apparu en Genèse 3 (appropriation par « manducation ») fait retour ici avec l'histoire de Cham et Noé : dans le fil générationnel, le risque de l'appropriation (exploitation) du corps de l'autre se transmet comme à l'insu des générations elle-même. L'épisode de la tour de Babel complète l'instauration de ce déploiement sous l'angle sociétal et culturel : devant le risque de confusion et de perte de l'altérité, c'est la langue qui devient l'instrument de la médiation (et la loi) dont la parole a besoin pour reconnaître l'autre.

Le chapitre cinq est une théorisation de cette analyse pour rassembler les éléments qui concourent à notre hypothèse. On revient sur les éléments qui constituent le paradigme de Gn1 et on observe comment les indicateurs (qui composent ce qu'on a appelé l'empreinte) se retrouvent dans la mise en discours des récits de 2 à 11. On constate alors que de nouvelles figures mises en scène dans le récit pour décrire les acteurs, les lieux ou les temps ne valent pas tant par leur signification elle-même que par le rappel qu'elles réalisent du paradigme de Gn1. Ainsi en est-il de « l'arbre à connaître le bon et le mauvais », de l'acteur même « Abel », de l'opposition du « pur » et du « point pur », de « l'arc en nuages », de « Babel » et de la « tour », ainsi que la figure importante du « sang ». Toutes ces figures (ainsi que d'autres) ne tiennent pas leur signification propre de leur renvoi vers une référence ou une représentation déjà connue qu'il faudrait identifier mais bien de leur mise en discours dans un texte (ce qu'on appelle le « figural ») qui leur confère une valeur propre : ce faisant, ces figures deviennent également des indicateurs de l'instance d'énonciation qui a présidé à cette mise en discours singulière. La figure opère de cette manière une orientation vers le figural et l'énonciation en étant inscrite dans un parcours (elle n'est pas seule). Dans ce parcours elle vient pour ainsi dire faire « achoppement », marquer pour le lecteur comme une butée, une étrangeté (parfois peu perceptible mais suffisamment toutefois) permettant au lecteur de se réorienter vers ce qui est alors la cohérence propre du discours qu'il lit.

Le chapitre six reprend l'analyse en faisant porter l'observation sur le « septénaire des sceaux » dans le livre de l'Apocalypse. Un parcours d'ensemble permet déjà d'observer que des figures peuvent se rapprocher avec Genèse, non pas sous l'angle de la ressemblance figurative mais bien de l'homologie « figurale ». L'ouverture des sceaux constitue également un paradigme pour les épisodes plus narratifs qui suivent (septénaire des trompettes et septénaire des coupes), mais surtout l'analyse permet de

vérifier qu'il constitue la « révélation » (sens du terme « apocalypse ») du septénaire des jours (Gn 1) : spatialité, temporalité et actorialisation sont en étroite correspondance. La relation du principe d'altérité de Gn 1 se trouve révélée dans la relation du « Siégeant et l'Agneau » par le Livre à desceller ; à l'inscription de la relation de Parole (image) sous la figure du clivage entre homme et femme vient succéder l'engendrement d'un corps, celui d'une foule rassemblée au plus près de la relation entre le Siégeant et l'Agneau. L'opérateur est ici la figure du « sang » de l'Agneau qui, figuralemment, vient se nouer à celle du sang versé d'Abel ainsi que du « sang de tout homme, son frère » (Gn 9, 5-6). Ainsi, le septénaire des sceaux se fait-il l'interprète de la création, c'est à dire de cet acte d'énonciation d'un sujet parlant, et il en dessine l'achèvement : le passage d'un corps générationnel (reposant sur la relation homme-femme) à un corps fraternel ou communautaire (reposant sur la figure du rassemblement, « de toutes tribus races et langues », d'une foule indénombrable). Ou encore le passage de l'inscription de l'ordre de la Parole dans une chair d'humanité à la promesse d'un « Corps » à venir. Ce que l'on peut alors nommer le passage de l'alpha à l'oméga.

Le chapitre sept vient, avec l'aide de la théorie, faire le bilan de toute cette analyse. C'est bien le figural qui assure la cohérence du discours, et ce faisant, fait entendre une autre « voix » (comme la voix d'un « outre sens ») que celle des significations issues de la représentation ou de la définition des dictionnaires. Par ce que l'on nomme des « formants » figuraux dont le texte se trouve jalonné, l'énonciation dispose donc des achoppements qui en quelque sorte oblige le lecteur à adopter un point de vue et une posture particulières : l'interprétant lui étant ainsi fourni par le texte même. Ces formants figuraux, par leur redondance (et il faudrait maintenant analyser tout ce qu'il y a entre Genèse et Apocalypse pour vérifier comment de tels formants sont repris et mis en discours pour constituer une chaîne allant de l'alpha du récit de création à l'oméga du livre de l'Apocalypse !) dessine ce que l'on appelle une isotopie ici énonciative : c'est à dire un plan de signification qui maintient l'attestation d'une relation entre un énonciateur et son énonciataire. Permettant alors de passer du silence (absence) d'un énonciateur en attente de l'écoute (du répondant) de son énonciataire, à la proximité d'un désirant suscitant alors le désir de son énonciataire, et produisant l'accord entre ces deux désirs.

Pour conclure : constamment provoqué et convoqué, altéré par sa lecture, d'achoppement en achoppement, le lecteur peut accepter l'assujettissement à une telle énonciation. Le lecteur est ainsi invité à accepter la perte du sens immédiat pour entrer dans une telle visée énonciative. Le lecteur n'est ainsi jamais pleinement réalisé mais toujours en devenir. La lecture (avec toutes ses relectures) ne fait qu'attiser le désir et entretenir l'attente.